

La saga Auvergnate N°4 avec Pèpère et la Mélanie et le N°5 avec le
Goune et Nénette.

Auteur Robert FAURD – Philosophe de la vie et de la liberté.

Ce sont deux petites histoires, que j'avais réservé depuis quelques temps pour les faire lire à des petits curieux en les situant dans un village d'Auvergne lors de la dernière guerre. (Ils sont d'époque et avec le papy qui rit).

C'est le père qui a poussé son fils à prendre femme. Le gars n'est pas très doué pour l'amour. Au bout de quelques mois la brue n'est pas encore enceinte et ca fait pas bien dans le pays, pas bien du tout. Les gens rigolent. Le père qui est veuf et qui de ce fait avait remis les outils au grenier, est contraint de mettre son nez dans les affaires du couple.

Il profite que le gars va faire une période de huit jours à l'armée pour mettre la femme dans son lit afin qu'elle ne prenne pas froid. Les circonstances sont favorable pour se renseigner sur son infertilité.

- Comment qu'ça ce fait-y que tu sois pas encore grosse la Mélanie?

- Ben, j'en sais rien, pourtant le Toine y m'ménage pas. Y fait l'saut au moins trois fois par semaine, que j'en ai la nature toute défonçée à chaque fois.

- Ah ! Ca serait t'y, que t'aimerais pas c'que le renard y traîne ?

- Ah ! Pour sûr que non. J'me laisse faire parce que j'voudrais bien un p'tit. Sinon, le Toine, il irait se frotter où il voudrait, mais pas après moi.

- Dis moi comment y t'fait ?

- Ben y m'tappe sur les fesses et y m'dit : "tourne tes fesses, qu'on essaye de faire un p'tit, j'ai les bourses prêtes à éclater, dedans y'doit ben y en avoir deux ou trois".

- Et après ?

- Ben, comme qu'ça ce fait pardi...Y m'fait mettre à quate pattes, j'boursine le dos et j'lui présente mon derrière, y m'la met et j'ai beau crier qu'y fasse doucement, y m'la rentre d'un coup. Quand, il est parti l'Toine faut qu'j'y passe, même qu'y m'la rentre jusqu'au fondement et me bourre de sa graine.

- Y fait toujours pareil ?

- Pour ça oui ! Y mouille le bout de sa couette et vlan, il la rentre.

- Y't'caresse pas un peu avant, entre les jambes ?

- Ah que non ! Pis, j'voudrais pas qu'y m'tripotte.

Pourtant, la vieille (sa défunte femme) quand elle était jeune, elle aimait bien qu'je l'a tripotte avant. Faut dire qu'elle avait été servante chez M'sieur le Baron de la Pique et qu'elle y a vu des choses salées, qu'elle m'a ensuite tout raconté.

- Vous lui tripotiez la nature à v'ote femme ?

- Puisque j'te le dis !

- Ben ! Moi, j'sais pas si j'aimerai. Ca s'touche pas c't'endroit.

- J'peux te dire que ça s'touche et que ça fait du bien. J'va t'montrer comment j'faisais.

Joignant le geste à la parole, il avait glissé sa main entre les cuisses de la Matilde. Elle avait sursauté en disant :

- Eh ben ! Eh ben !

- C'est juste pour te montrer, comme ça tu pourras apprendre au Toine à t'faire du bien.

- J'sais pas si c'est bien de m'laisser faire par vous, mais comme ça sort pas de la famille, p't'être que c'est pas mal.

- Pour sûr que c'est pas mal. Faut voir, c'est pas dit que ça marchera avec toi. T'ais p't'être comme un glaçon ou pas une vraie femme. Faudra peut' être t'faire examiner par un docteur.

A cette pensée, dans la tête de la Matilde, ça avait été la panique. Elle n'était peut-être pas normale. La preuve, le Toine la bourrait de sa graine et ça germait pas. Elle pouvait pas rester sans savoir et puis le pèpère il était rebouteux, il avait des pouvoirs dans ses doigts, y pouvait peut être remettre ses "organes" en place.

Les doigts du pèpère n'avait pas attendu l'accord pour se mettre en action et parcourir la toison drue de la Matilde. Sûr qu'elle avait une belle motte entre les cuisses. Son gros doigt glissait dans la ligne qui la coupait en deux. L'pèpère n'avait pas oublié la vallée humide et profonde que sa défunte femme lui laissait parcourir, mais fallait aller doucement avec la Matilde ou tout serait fichu. Subitement, elle avait serré les cuisses et emprisonné le doigt aventureux en disant d'une voix sourde:

- Faut m'laisser l'pèpère, faut m'laisser !

- Attend un peu avant d'parler. J'ai encore rien fait.

Il essayait de faire entrer son doigt, mais pas possible. Pas possible ! Eh ben ! Elle était encore neuve la Matilde. C'était pas étonnant qu'elle n'avait pas de petit dans le ventre.

- Hé ! Vous m'faites mal. Faut pas mettre votre doigt dans l'trou à pipi, là, ya qu'l'passage pour vider l'eau du corps.

L'Pèpère commençait à comprendre. Ces deux nigaux croyaient qu'il n'y avait qu'un trou accessible chez la femme et n'avait même pas eu l'idée que pour faire des enfants il fallait passer par le trou à pipi comme elle disait.

Une chose était certaine, entre les jambes, elle était trempée comme une soupe, il ne se souvenait pas que sa femme ait mouillé autant, c'était plutôt bon signe pour la suite des événements. La Matilde sentait la mouille glisser entre ses fesses, comme si le doigt du Pèpère avait ouvert une vanne. Profitant de la situation, il avait dit :

- Bon sang! Ecarte bien les cuisses, que je puisse me rendre compte.

En s'exécutant elle avait répondu :

- Vous pensez que j'suis normale ?

- P't'être ou p't'être pas, faut voir...ne me trouble pas. Faut qu'j'trouve le point central, le "noeud gorgones"...

- Qu'est ce que c'est ?

- C'est un secret. J'peux pas t'l'dire. Sinon, j'irai en enfer.

- Gardez vot'secret, si c'est si grave que ça.

Elle était maintenant bien ouverte. Les doigts de Pèpère n'avaient pas d'interdits et il se régala de cette chair douce et tiède, certainement jamais explorée avant lui. Il avait depuis un moment repéré la petite protubérance qui à chaque fois qu'il posait ses doigts dessus amenaient soit un frisson, soit un léger soupir de la Matilde. Il tenait sa proie, il sentait qu'elle ne pouvait plus lui échapper.

- Ca t'fais ti du mal ou du bien, là où que j'touche ?

- Ben ! Ca m'fait drôle.

- Tu aimes ?

- Ben ! oui ! C'est t'y normal, que ça fasse plutôt du bien ?

- Oui qu'c'est normal, j'vais essayer de t'remettre les p'tit organes en place, mais c'est délicat, c'est comme un engrenage,

mais si j'y arrive, ça va être bon.

En même temps, il caressait avec légèreté, comme le lui avait appris sa femme le petit bouton qui se dressait sous ses doigts. (au fait comment elle, elle avait appris ce truc ? Peut être ben que Monsieur le Baron avait fait avec "la vieille" ce que lui faisait avec la Matilde). En attendant la femme qu'il avait dans ses bras avait le souffle court et s'ouvrait de plus en plus. Un instant, l'pépère avait eu l'idée de l'enjamber et de la pénétrer, mais il s'était retenu à temps, en se disant qu'il ne fallait pas gâcher l'avenir, pour lequel il avait ses chances.

- C'est'y bon la Matilde ?

- Ah, ben oui que c'est bon ! C'est pas croyable c'que ça m'fait du bien. J'sens que mes organes se mettent en place. J'en r'viens pas, j'en ai presque envie de crier.

- Cri ! Bon diou la Matilde, si t'en as envie ! Personne peut t'entendre et ça va aider à tout remettre en place. Allez cri, qu'j'sache, si ce que je te fais ça t'ébranle en dedans.

- Non ! J'aurai honte. Mais ! Mais, j'sens que j'vas éclater. Ah ! Ah ! Ca y est, ça y est. Là, j'peux plus me r'tenir, ça m'emporte, ça m'entraîne, ça éclate de partout.

La Matilde prenait le plaisir que pépère lui donnait sans retenue, assommée de la découverte qu'elle venait de faire de la capacité de son corps à la rendre heureuse. Pépère, lui, était gonflé comme un paon du résultat, et accompagnait la Matilde en disant :

- Tu vois que ça marche ta mécanique ma petite poulette, et t'l'as bien mérité, t'as pas fait la fainéante, t'as remué comme y fallait au bon moment.

Pour toute réponse, elle s'était glissé dans ses bras et lui avait tendu ses lèvres en signe de reconnaissance. Il l'avait lutiné encore un moment, encore étonné et surpris par la violence de son plaisir. La Matilde lentement devenait lourde dans ses bras, étourdie par son premier orgasme, une saine et grande fatigue l'avait subitement envahie et simplement pelotonnée dans les bras de pépère c'était endormie comme une enfant.

Dans l'état d'abandon total dans lequel elle était, l'pépère aurait pu la prendre. Mais, il ne voulait pas qu'elle puisse dire qu'il avait profité de la situation et que ce soit un prétexte pour plus tard l'envoyer promener. Aussi, lorsqu'il avait été sûr qu'elle dormait, il avait discrètement cherché son plaisir en se frottant contre sa cuisse.../... Fin BOPER 1.

La nuit suivante :

- Ah ! La Matilde comme tu sens bon.
- Ben on est mieux et plus à l'aise quand on est propre.
- J'ai envie de t'manger toute crue.
- Eh ! Doucement.

La Matilde avait le pan de sa chemise de nuit roulé sur le ventre. La blancheur de sa peau s'étalait sur les draps blancs qu'elle avait changé. "Un corps propre dans des draps propres" c'était la devise des femmes au lavoir communal. Les couvertures avaient glissées sur le côté. Pèpère la voyait à peine dans la demie obscurité de la chambre seulement éclairée par les rayons de la pleine lune perçant aux travers des interstices des volets de bois vermoulus.

Il avait posé sa tête sur son ventre et faisait passer et repasser lentement ses doigts sur la toison qui recouvrait la boursouflure qu'elle avait entre les jambes. Ils avaient leur temps, rien ne pressait. Elle sentait qu'il allait doucement se rapprocher de l'endroit d'où partait le plaisir et cette attente était délicieuse. Tellement délicieuse, que déjà coulait entre ses fesses la mouille qui était le signe de sa satisfaction présente. Il s'était redressé sur un coude et avait fait glisser sa tête plus bas vers ses cuisses, là, il avait mis son nez dans les poils et avant qu'elle ne puisse faire le moindre geste ou dire le moindre mot, avait dit :

- Ca sent bon ! Tu sens bon !

Elle avait été surprise par l'initiative et les paroles de Pèpère, car elle pensait le contraire.

- C'est pas vrai ! C'est pas bien de dire des mensonges.
- C'est pas des mensonges : ça sent bon, là...
- Vous voulez vous moquer ?
- Tu vas voir, si j'me moque et si j'dis des mensonges.

En disant cela, il avait enfoui son visage entre les cuisses de la Matilde et saisie entre ses lèvres le petit bouton qu'il avait repéré depuis un moment. Elle avait de suite réagi en essayant de repousser sa tête. Mais, il tenait bon, ses mains derrière les cuisses plaquaient son visage sur le sexe offert à sa bouche gourmande de chair fraîche. Elle avait vite renoncé

à s'opposer à la détermination qui animait Pèpère de la manger là où c'est tendre, là où ça sent la femme, là où il savait qu'il allait lui extraire le plaisir et les sensations les plus subtiles.

Vaincue par le plaisir qui l'envahissait, qui l'enveloppait comme une nappe de brouillard. La Matilde percevait des sensations qui ne venaient pas seulement de son sexe dévoré par l'homme, mais de tout son corps. Parfois c'était une boule au creux de ses reins qui la faisait se cabrer en écartant les cuisses en appui sur les talons.

Parfois, c'était comme une bulle qui glissait de son nombril jusqu'à la bouche de Pèpère et lui faisait serrer les cuisses pour la retenir et en même temps écraser la tête qui l'avait provoquée. Puis, un moment, cela avait été la pesanteur d'un soir d'été, le silence en l'attente d'un événement qui devait se produire, pendant qu'inlassablement un petit bout de langue passait et repassait sur une petite perle sensible. Elle avait senti l'orage se former, le tonnerre gronder au fond de son être, la peur la prendre et le besoin de chercher un refuge pour se protéger. Elle avait saisi de ses deux mains la tête de Pèpère et l'avait écrasé sur son sexe béant et ruisselant de son plaisir. Un cri rauque, venant des profondeurs de son être avait jaillit de sa gorge, celui de la vie, celui de la femme qui offre son plaisir aux Dieux et les convie à son festin de chair libérée de ses entraves.

Maintenant, elle était pantelante, les cuisses écartées le sexe ouvert, offert. Aucun être porteur de vie n'aurait pu résister à l'appel de cette femelle en attente du mâle et Pèpère n'était qu'un homme. Il s'est mis entre les cuisses de la Mélanie et a cherché l'endroit où frapper. Alors, comme dans un rêve, elle a voulu lui offrir ce que l'Toine prenait pour satisfaire son plaisir et a commencé le mouvement pour se mettre à quatre pattes pour la saillie et ce quelle pensait être bon pour le plaisir de l'homme. Pèpère avait compris qu'elle lui offrait ce qu'elle pensait être ce qu'elle avait de plus secret et de meilleur comme récompense. Il avait dit en vieux finaud :

- Doucement, attend un peu, laisse moi faire. Je vais frotter un peu mon doigt sans ongle dans ta fente, j'aime ça, là ! C'est comme ça que je faisais avec la "vieille", elle aimait bien, juste au bord. La Matilde n'était pas encore revenue de son voyage et avait renoncé à vouloir ou pas vouloir. Elle laissait faire Pèpère qui la tripotait entre les cuisses. Un moment, elle avait bien senti qu'il bandait les muscles de son dos tout en appuyant entre les lèvres qui cachaient l'endroit qu'elle n'osait pas toucher.

Puis ça avait été très vite. Il avait forcé l'entrée inviolée d'un coup de rein sec, puis continuant son action il l'avait embroché d'un second élan. Le geste avait été bref, rapide,

puissant comme celui du boucher sacrifiant un animal. Elle avait ouvert la bouche pour crier, mais avait été en même temps illuminé par une vision "c'était donc ça baiser, un membre dur qui s'introduit en vous et apporte la vie". Elle sentait son ventre vorace de cette chair chaude, tendre et dure à la fois, qui maintenant la pilonnait en un va et vient incessant. Ce n'était pas comme par derrière, dur, rude, raide. Là, c'était ferme, doux, gros, énorme, mais accepté, désiré, béni. Sentant qu'elle ne le repoussait pas et que c'était gagné, il avait dit :

- J't'ai fait mal ?

- Pour sûr ! Vous êtes une brute, mais fallait bien faire l'passage. Il est t'y con l'Toine ! Là, avec vous, j'sens que j'suis une femme et pas une bête comme avec lui.

Alors l'pépère a pris la bouche de la Matilde et pour la première fois forcé avec sa langue le passage entre les lèvres entrouvertes. Jamais l'Toine l'avait embrassé comme ça, qu'elle en était toute étourdie. Elle sentait le membre de Pépère gonfler et prêt à envoyer sa gourme, alors en passant ses mains derrière ses fesses, elle l'avait enfoncé encore plus en elle ne voulant pas que la plus infime petite graine puisse se perdre. Il avait lui aussi senti cette puissance de vie qu'elle désirait et se retenant le plus longtemps possible pour que sa bourre touche son but, il avait tout lâché en même temps elle avait dans une sorte de hurlement résultant d'une vision, dit :

- Oui ! Oui ! Je le sens, je le sens mon petit. Viens, viens dans ta maman.

Pépère avait senti sa verge aspirée par un animal goulue et vorace niché au fonds du ventre de la Matilde qui le vidait de toute sa substance. Elle l'avait gardé sur elle, en elle, le serrant dans ses bras comme un enfant, écrasée, dépassée, par la puissance de ce qui venait de se passer. Elle, elle venait d'entrer dans le clan des femmes-mères.

Ils n'avaient pas besoin d'examens savants pour savoir que ce qu'ils venaient de faire allait donner la vie à un petit homme. Ils étaient des créateurs, des Dieux, ils accomplissaient leur destinée et celle des hommes et allaient ajouter un maillon à la chaîne de leur lignée.

Celui qui pense que ce récit est un fantasme ou une histoire salasse, n'a rien compris. C'est l'histoire de la vie, avec un cheminement imprévu, les protagonistes sont emportés malgré eux et sont sans défense devant la puissance de la vie qu'ils ont mission de faire épanouir.

Avec des personnages d'un autre milieu, ce serait différent, mais la vie trouverait le prétexte pour.... Cet enfant sera

RJF1094 BOPER N°2

(4)

peut-être ou donnera naissance à un nouveau PASTEUR, un FREUD, ou un guerrier qui avec ses fusées ouvrira le chemin des étoiles. Les parents sont sains, ils n'ont pas baisé, ils se sont aimés, pour que que la vie continue et bien sûr ils recommenceront...pour le plaisir. Imprimé 210395RJF.

FREUD

La saga Auvergnate N°4 avec Pépère et la Mélanie et le N°5 avec le
Goune et Nénette.

Auteur Robert FAURD - Philosophe de la vie et de la liberté.

Ce sont deux petites histoires, que j'avais réservé depuis quelques temps pour les faire lire à des petits curieux en les situant dans un village d'Auvergne lors de la dernière guerre. (Ils sont d'époque avec le papy qui rit)

Le Coune et Nénette parlaient tranquillement devant la cheminée et regardaient les bûches crépiter

Il était assis sur son fauteuil de bois qu'il avait fait et sculpté lui même et recouvert d'une peau de chèvre. Elle était assise à ses pieds comme un chien fidèle.

- Tu aimerais être plus belle, plus forte ?

- Bien sûr ! Personne ne peut refuser cela.

- Je pense que maintenant tu as l'âge, aussi je vais te donner un des plus grands secrets.

Elle ne disait rien, la strict politesse voulait qu'elle ne l'interrompe pas.

Elle avait pris la chose dans sa bouche et

- Caresse là et suce la en même temps, si tu t'appliques bien, je te donnerais la liqueur sacrée des sorciers.

- Oh ! Merci !

- N'en laisse pas perdre une goutte, il faut tout avaler pour que ça agisse.

Elle sentait projeté au fond de sa gorge la liqueur sacrée et en même temps une sourde chaleur l'avait saisi entre les jambes. La liqueur comme un feu l'avait traversée.

- Si je suis sorcière, j'aurai moi aussi de la liqueur ?

- Oui ! Mais elle sera moins abondante que la mienne. Je te réserve la mienne, tu devras me réserver la tienne. Je pense que tu pourras commencer de m'en donner à la troisième pleine lune.

- Pourquoi pas avant ?

- C'est le temps qu'il faut pour que le levain que je viens de te donner ait mis en route ta machine à en fabriquer.

Elle venait deux fois par semaine pour apprendre comment soigner les gens et à la fin de la séance, en récompense, elle avait droit à la liqueur sacrée. Elle la trouvait de plus en plus bonne et sentait son corps vivre et se développer sous sa peau. Maintenant qu'elle en avait pris l'habitude, cela aurait été une punition, s'il l'avait privé de sa récompense.

- Tu vois, je ne t'ai pas menti, tes seins grossissent, tes fesses deviennent plus rondes, tes yeux plus brillants, disait-il en la palpant en connaisseur. Il faisait de même avec toutes les femmes, en faisant ses passes magnétiques. Les réactions qu'il provoquait lui servaient d'indication pour son traitement. Le malade était plus important que la maladie. C'était le malade qui lui rendait visite et non la maladie qu'il laissait devant sa porte.

- Vous pensez que les autres peuvent le voir ?

- Ne t'inquiète pas des autres. Mais souviens-toi que lorsque la lune sera grosse, tu seras assez forte pour me donner à ton tour ta liqueur.

La patience était la plus grande force du Coune, il savait que Nénette ne pouvait lui échapper. Il attendait que l'habitude qu'elle prenait à le sucer, que le contact de son sexe mis à sa disposition aient déclenché le processus du désir et du besoin d'être à son tour sucée.

- Montre moi tes cuisses et ton ventre. Il faut que je vois si tu es prête.

Dans un état de demi conscience, provoquée par l'ambiance dans laquelle ils baignaient, mais aussi par la tisane d'oeillette, de coquelicots et de diverses plantes qu'elle avait bu, elle remontait sa robe lentement et découvrait progressivement ses genoux, ses cuisses, son sexe à la toison encore clairsemée (à cette époque les filles ne mettaient pas de culottes et les slips étaient inconnus des hommes, sauf l'hiver pour se protéger du froid, les hommes mettaient un caleçon long molletonné et les filles une culotte fendue). Un trouble curieux la gagnait, elle sentait une étrange chaleur l'envahir comme si le regard que le Coune portait sur elle avait été une flamme chaude mais non brûlante.

Il l'avait attirée vers lui, l'avait prise dans ses bras et serré contre lui sans un mot. Pour la première fois, il avait glissé sa main entre ses cuisses...

- Je vais te faire du bien.

- Je me sens toute drôle.

- Tu sais bien que tu ne risques rien avec moi, laisse toi aller.

En disant ces mots, il l'avait allongé face à la cheminée, sur le sol de terre battue recouvert de peaux de moutons et de coussins remplis de balle d'avoine.

La robe de Nénette avait glissé sur ses jambes et recouvrait à nouveau ses cuisses. Avec délicatesse, il avait passé sa main dessous et repris contact avec la douceur des cuisses de Nénette. Une érection subite l'avait gagnée au contact du petit chat noire plaqué entre les cuisses de velours. Un formidable effort de volonté lui avait été nécessaire pour ne pas se placer entre ses jambes et la posséder. Il savait qu'elle n'aurait pas résisté et l'aurait reçu sans un mouvement de refus comme un passage qu'elle aurait cru obligé vers la connaissance en passant par la soumission. Mais, il aurait brisé la tradition qui interdit au maître de réaliser l'acte de fécondation avec son élève. Tout en caressant ses cuisses, son ventre, son sexe, il disait :

- Je vais t'apprendre le chant sacré. Je vais faire sortir de ton corps des sons et tu les exprimeras. Tu seras l'instrument et moi le musicien.

- Qu'est ce qu'il faut que je fasse ?

- Laisse toi simplement guider, mais avant il faut que je fasse les prières rituelles entre tes jambes.

- Je vais avoir honte, si vous regardez là !

- Tu n'as pas à avoir honte, nous sommes des créatures de Dieu faites à son image. Ai-je eu honte de me laisser regarder et toucher par toi ? Ce serait lui faire un affront, si tu ne faisais pas de même.

- Mais, c'est pas beau là !

- Je ne suis pas de ton avis. Tu trouves que ce n'est pas beau ce que j'ai au même endroit ?

- Oh, si ! Vous c'est très beau, fier quand c'est raide et tellement doux lorsque c'est au repos.

Il n'avait pas répondu et en avait profité pour lui écarter largement les cuisses et contempler cette partie de la femme que le créateur avait laissé inachevée, comme s'il avait dû interrompre son ouvrage, ou laissé aux hommes la charge ou

l'honneur de finir son oeuvre.

Après une longue prière, dont elle sentait le souffle porteur de mots la pénétrer tellement les lèvres du Coune étaient proche. Il avait lentement avec ses pouces écarté les grosses lèvres du sexe de Nénette comme on écarte les pétales d'une fleur et posé délicatement sur les chairs roses, luisantes, offertes sans défense et sans retenue à sa bouche gourmande de chair fraîche. Elle avait été surprise par le contact des lèvres du Coune à l'endroit le plus imprévisible et le plus secret de son corps.

Dans une demi conscience, elle sentait maintenant la langue sortie de sa gaine se poser partout à la fois, puis glisser tout en bas, presque entre ses fesses et de toute sa largeur remonter, remonter, jusqu'à un petit bouton qui avait éveillé plusieurs fois d'étranges sensations dans son corps.

Maintenant les lèvres avaient emprisonné la petite chose et sur un rythme lent, très lent elles l'aspiraient et le mettaient au contact du bout de sa langue. Elle se laissait conduire doucement sur un chemin tout doux, tout ouaté. Souvent, il abandonnait le petit bouton pour aller recueillir la mouille qu'elle sentait glisser entre ses fesses, il en imprégnait largement sa langue, remontait lentement et reprenait sa succion. Au bout d'un moment, il était revenu vers sa tête, en disant :

- Tu es bonne tu sais, ta liqueur est encore meilleur que je l'espérais ! Tu aimes ?

Elle n'avait pas répondu et les yeux fermés elle sentait son corps comme envahi par une étrange langueur, la voix du Coune lui parvenait assourdie et lointaine. Elle était fière de lui avoir à son tour offert une récompense. Ils ne pouvaient pas vivre sous les même règles que les autres et transformaient en or ce qu'il touchaient. Il avait repris :

- Maintenant, nous allons commencer le chant sacré. Laisse toi bien aller et lorsque je recueillerai ta liqueur avec ma langue tu diras simplement à chaque fois "oh" et à chaque fois que je sucrai ton petit bouton "oui". C'est comme une gamme de musique, ça monte sept fois et ça redescend sept fois.

Il avait commencé avec sa langue partant du plus bas à lécher en remontant toute la vulve gonflée à éclater. Il ne s'était pas trompé, elle était mure et à point "la Nénette", sauf erreur ça devrait marcher dès la première fois. Il fallait maintenant lui donner la parole et le rythme sacré. Il avait interrompu un instant son mouvement, pour dire :

- Dis, oh !

Il était reparti du bas et elle avait accompagné le trajet de sa langue qui remontait avec un "oooooh" qui avait été remplacé par un "ouiiiiii ! lorsqu'il avait pris entre ses lèvres la petite perle et l'avait sucée. Ce "ouiiiiii" semblait sortir des profondeurs du ventre de Nénette.

Elle avait rapidement saisie le rythme, au second passage le chant antique avait été : "oooooh ! oooooh ! ouiiiiii " au troisième : "oooooh ! oooooh ! oooooh ! ouiiiiii ! Elle était entrée dans la caverne secrète des sorcières et son corps n'était plus qu'un instrument entre les mains du musicien génial qui en jouait.

Lorsqu'il était arrivé à sept, il avait dit :

- Attention, on va descendre la gamme, il faut inverser.

Elle n'avait pas compris exactement le sens sur le moment mais automatiquement son chant avait repris, en percevant qu'au lieu de ne sucer qu'une fois et lécher plusieurs, il suçait plusieurs et ne léchait qu'une fois. Le chant était devenu : "ouiiiiii ! oooooh !, puis ouiiiiii ! ouiiiiii ! oooooh !, puis ouiiiiii ! ouiiiiii ! ouiiiiii ! ooooooh !

Elle sentait son ventre gonfler, gonfler et sa tête se peupler d'étoiles. Lui recevait sur sa langue la liqueur sacrée de la jeune vierge, c'était d'une pureté absolue. Il ne faisait pas un acte sexuel, car l'acte sexuel est destiné à assembler une cellule mâle avec une cellule femelle pour créer un être, (il faut bien lire "créer") qui sera porteur et à son tour chargé de transmettre la vie dans une chaîne sans fin.

Non ! Ils communiaient avec les forces du cosmos, concentrées en eux. Le Coune faisait simplement redécouvrir à son élève le chemin des sensations qui avaient été mises dans sa mémoire cellulaire à l'origine de la création de la première femme. Tout ce qui est dans la nature de l'homme, est-il autre chose que l'inné ou la mémoire cellulaire, (l'instinct chez les animaux).

A sa naissance, sa mère lui avait offert ses bras et son sein et par la suite, tenu la main pour guider ses premiers pas dans le monde étrange où elle venait d'entrer, maintenant c'était le Coune qui la conduisait vers son premier plaisir.

Il redescendait la seconde game, elle venait à peine de dire : oooooh ! ouiiiiii ! Qu'un orage s'est déclenché en elle et a gagné tout son corps emporté dans un univers de sensations indescriptibles.

- Qu'est ce que vous m'avez fait ? Qu'est ce qui s'est passé ? Il se rappelle son initiation par sa Maîtresse, la sorcière, qui lui avait appris à la faire jouir et qui en récompense lui donnait et prenait sa liqueur. 16595 1712 181936